

B i b l i o t h è q u e
des
HISTOIRES

**Lorsque les dieux
faisaient l'homme**

**Mythologie
mésopotamienne**

par

JEAN BOTTÉRO

et

SAMUEL NOAH KRAMER

nrf
Éditions Gallimard

*Réimpression avec diverses
corrections de détail et précisions
1993*

UN DES MANUSCRITS DU MYTHE D'« ENKI ET NINĦURSAG »

Cette tablette, conservée à l'University Museum de Philadelphie, sous la cote CBS 4561, est le plus complet des trois manuscrits du mythe intitulé ici *Enki et NinĦursag* (5).

On l'a exhumée, parmi quelque trente mille textes religieux, administratifs, économiques et dédicatoires de toute sorte, à Nippur, lors des fouilles américaines menées entre 1889 et 1900.

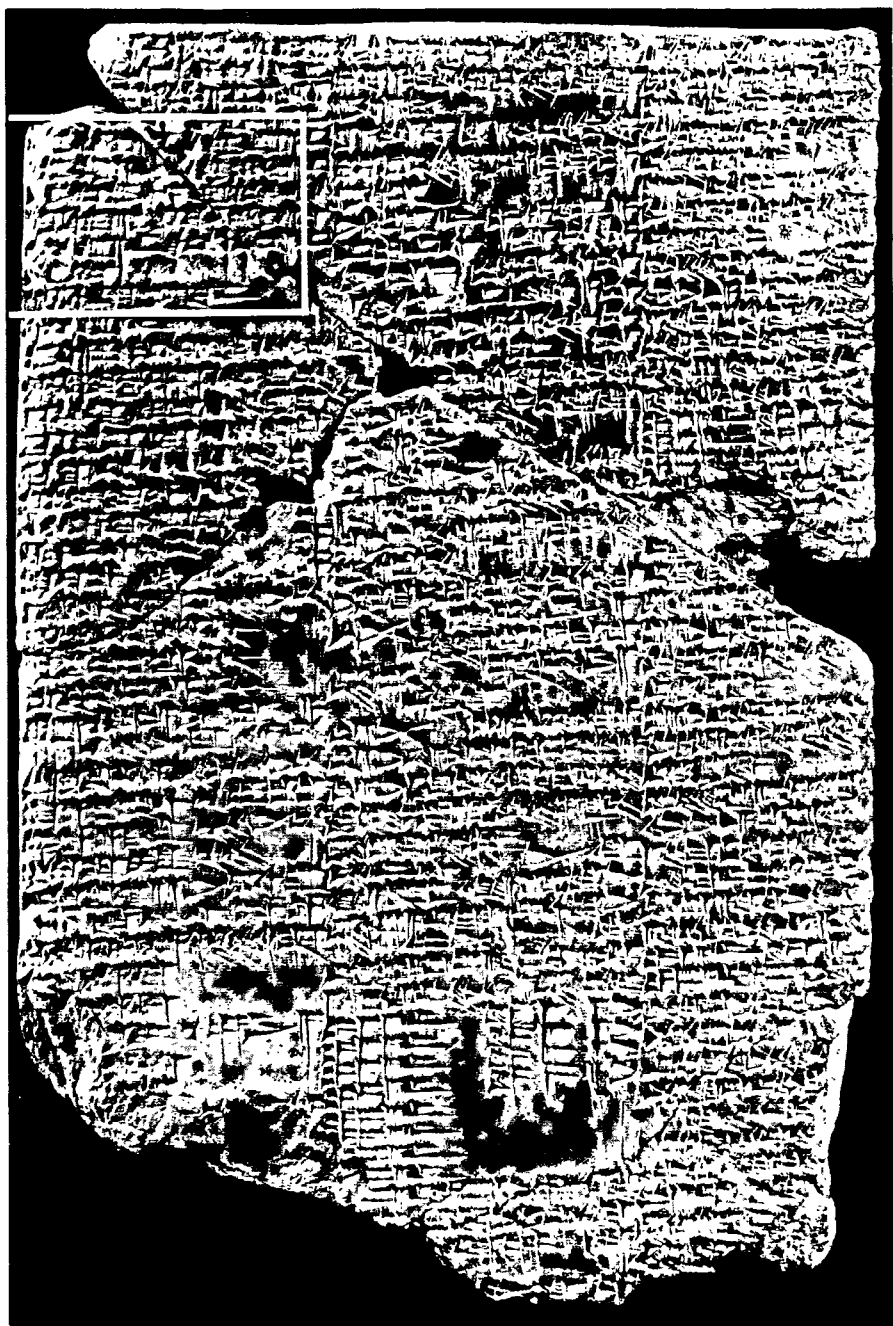
Serrée, et par conséquent pas toujours facile à lire, l'écriture en est pourtant bien formée, franche, et ne manquant pas d'une certaine élégance. On ne trouve, à la fin, pas la moindre indication touchant l'auteur de la copie et les circonstances de la transcription. Mais la forme et le choix des signes, la langue et le contexte archéologique de la trouvaille autorisent à dater le document des alentours de 1900.

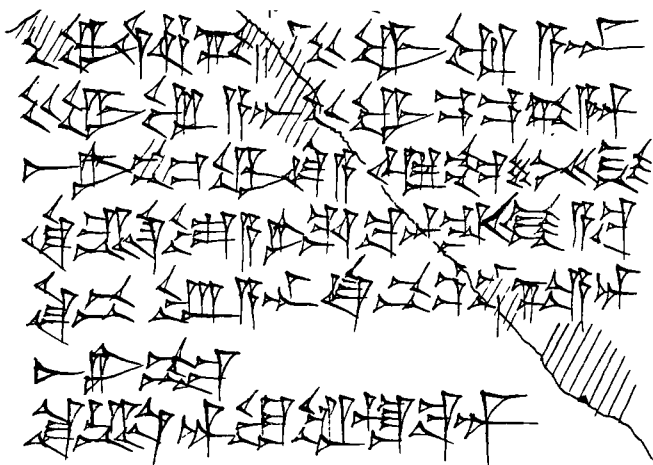
Fait de deux fragments obliques réajustés et mesurant en tout 19,7 cm × 13,6 × 3, on n'en voit ici que la face (le revers est assez endommagé, par places), dont le texte, en langue sumérienne, est distribué sur trois colonnes d'à peu près 45 lignes chaque, à peine séparées par un très léger intervalle que seul l'alignement en hauteur permet de discerner. La première colonne, à gauche, devait pousser jusqu'à la ligne 45, mais tout le bas en est, ou difficile à déchiffrer et à entendre, ou mutilé, sinon disparu, de même que le haut de la colonne II, jusqu'à sa huitième ligne (53 du comput général). Une partie du bas a disparu aussi, plus aisée à restituer. La colonne III, à droite, menait des lignes 89 à 140 et, après, jusque 152, dans une suite endommagée et peu claire.

Nous donnons, en face de la photographie, l'*apographie* due à A. CAVIGNEAUX : autrement dit, la reproduction des signes cunéiformes, comme la pratiquent les assyriologues pour éditer leurs originaux, des lignes 5-11 du mythe (1-4 souffrant de quelques cassures).

Puis, toujours suivant les habitudes reçues des professionnels, nous donnons la *transcription* en caractères familiers de ces mêmes signes, chaque ligne étant suivie, légèrement en retrait, de sa traduction, laquelle est ici un peu plus littérale que celle présentée p. 152.







Pour le sumérien (voir p. 22 : *b*), on préfère souvent séparer par un point le rendu des divers caractères lorsqu'ils font partie du même ensemble sémantique ou grammatical : *kù.ga.àm* et *sikil.àm* (ligne 5). Les « accents » ou signes diacritiques qui figurent dans ces transcriptions n'ont aucune valeur phonétique (voir p. 22 : *d*). Les signes dont l'articulation authentique n'est pas, ou pas encore, exactement fixée, sont transcrits en caractères majuscules : *AŠ.ni* (7 et 10); et l'on commence aussi par des majuscules, suivant notre propre routine, les noms propres de lieux ou de personnes : *Dilmun* (5, etc.), *En.ki* (8, 11), *Nin.sikil.la* (11). Les termes surélevés et en plus petit corps représentent ce que nous appelons des « déterminatifs », ou « classificateurs » (voir *Mésopotamie*, pp. 21, 80 et 115), ajoutés par les vieux copistes pour préciser la catégorie sémantique des termes qu'ils précèdent ou qu'ils suivent : ^{ki} après *Dilmun* (5a, 7, 11) souligne le caractère topographique de ce nom (en sumérien *ki* signifie « emplacement », « territoire »); et ^d (nous abrégeons ainsi volontiers le mot sumérien entier de *dinĝir*, qui signifie « dieu ») devant *En.ki* (8 et 11) et *Nin.sikil.la* (11), l'appartenance de ces personnages au monde divin. Les parties entre crochets droits avertissent qu'une éraflure ou une cassure ont plus ou moins oblitéré l'original, ce qui répond couramment à des hachures dans l'apographie (voir p. 24 : *g*) : ainsi la fin du caractère *ku[r]* et le début de *àm*, à la ligne 5. Les passages entre crochets aigus < > ont été omis par le copiste (voir p. 24 : *b*) : ainsi la fin de 10 et de 11, mais ils sont suppléés par d'autres témoins, des parallèles ou par l'usage.

5 *ku[r]. Dilmun^{ki} kù.ga.[àm] kur. Dilmun sikil.àm*

Le pays de Dilmun est saint. Le pays de Dilmun est pur.

6 *kur. Dilmun sikil.àm kur. Dilmun dadag.ga.àm*

Le pays de Dilmun est pur. Le pays de Dilmun est brillant.

7 *AŠ.ni.dē Dilmun^{ki}.a ù.bí.in.nú*

Avec son unique, à Dilmun il s'installa.

8 *ki^dEn.ki dam.a.ni.da ba.an.da.nú.a.ba*

Le territoire où Enki, avec son épouse, s'installèrent de compagnie,

9 *ki.bi sikil.àm ki.bi dadag.ga.à*

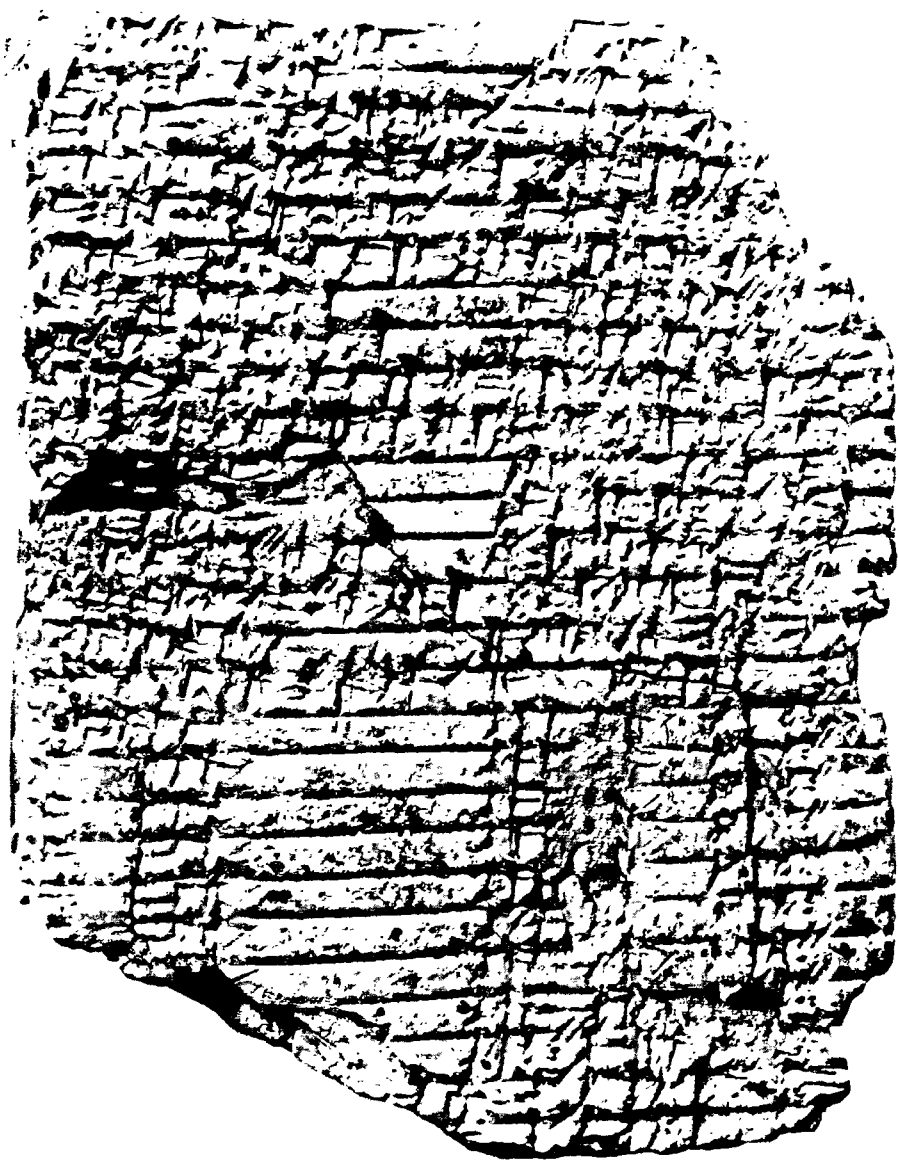
Ce territoire fut pur. Ce territoire fut brillant.

10 *AŠ.ni.dē <Dilmun^{ki}.a ù.bí.in.nú>*

Avec son unique, à Dilmun il s'installa.

11 *ki^dEn.ki^dNin.sikil.la ba.an.<.da.nú.a.ba>*

Ce territoire où Enki et Ninsikilla s'installèrent de compagnie...



Face de la tablette cotée AO 6724, au musée du Louvre. Du premier tiers du second millénaire et d'origine imprécise, elle présente, en sumérien, 27 vers d'une variante du même mythe d'*Enki et Ninĥursag* (5), vers 140 s (voir p. 152 et la note). Une première apographe en avait été publiée, en 1930, par H. de GENOUILLAC, sous le n° 62 de ses *Textes religieux sumériens du Louvre* (p. 6 et planche CXXIII), reprise, en 1977, par J.M. DURAND, dans *Revue d'assyriologie* (LXXI, p. 171), et utilisée comme telle par P. ATTINGER dans son étude signalée p. 152.

UN DES MANUSCRITS DU « POÈME DU SUPERSAGE »

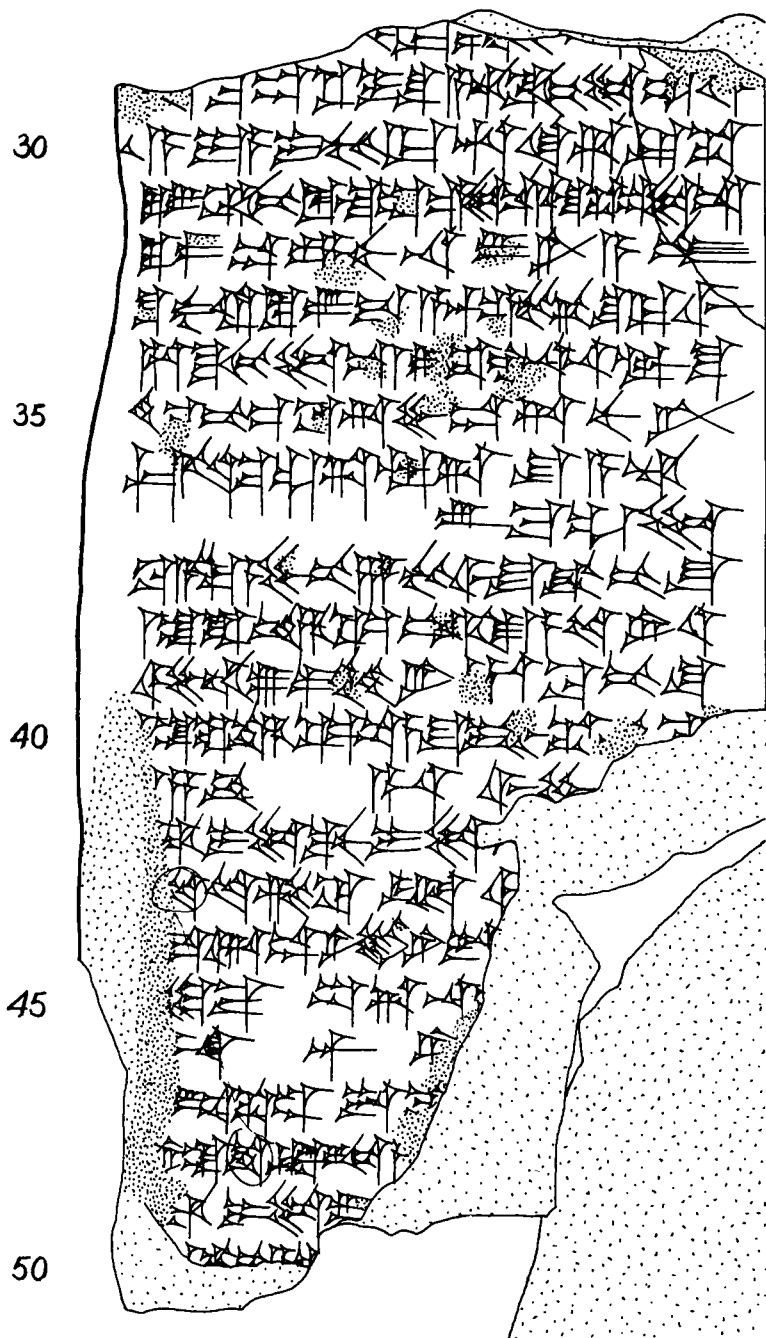
En partie restaurée grâce au réajustement de trois morceaux, cette tablette, qui devait mesurer, entière, 21,5 cm × 17,5, et dont on ne connaît pas l'origine, porte, au British Museum, la cote BM 78942 + . Un quatrième fragment, d'une quinzaine de lignes mais dont les bords ne peuvent s'adapter exactement au reste, a dû faire partie de la même tablette, à replacer dans la grosse lacune en haut, à gauche : il est conservé, sous la cote MAH 16604, au musée d'Art et d'Histoire de Genève.

Du texte, calligraphié avec soin, d'une écriture un peu dense, mais assez facile à lire, on ne voit ici que la première partie, sur la face de la tablette. Il y était (comme au revers) réparti sur quatre colonnes, d'une soixantaine de vers chacune. L'intervalle entre les colonnes est assez bien marqué, à la verticale.

Une note, en fin de tablette, ce que nous appelons un « colophon », indique qu'elle avait été copiée par le « jeune scribe » Kasap-Aya (ou Nûr-Aya : voir p. 527) et achevée un jour, dont le quantième est perdu, du second mois d'une année qui a chance d'être la XII^e du roi Ammi-šadûqa (1646-1626), quatrième successeur, à Babylone, du grand Ḥammurabi. La même note précise que c'est ici la troisième et dernière tablette du *Poème d'Atraḥasis*, le *Supersage* (45). Les deux précédentes, également conservées au British Museum, sont de la main du même copiste, et datées, la première du 21 Nisan (premier mois) de la même XII^e année de Ammi-šadûqa ; la seconde, du 28 Šabaṭ (onzième mois) de l'année précédente !

Cette troisième tablette contenait le récit du *Déluge*, et ce que l'on en voit sur la photographie commence, pour la première colonne, à la ligne 29 (voir p. 549).





Apographie. Voici, face à la photographie, l'apographie de ce qu'il reste, en la tablette, de la colonne I : lignes 28-50. Elle est de la main de son premier éditeur et meilleur connaisseur, W.G. LAMBERT (planche XIII du tome XLVI des *Cuneiform Texts from Babylonian Tablets in the British Museum*, 1965). Transcription page suivante.

Transcription. Lorsqu'il s'agit de langue akkadienne, les assyriologues (voir p. 22 : *b*) séparent de traits d'union le rendu des divers signes cunéiformes lorsqu'ils font partie du même ensemble grammatical et sémantique — du même « mot » : *ša-ap-li-š* de la ligne 31 est pour *šaplīš*. Seuls les « idéogrammes » sont transcrits d'un jet, sans discontinuité : ainsi *Šamaš* (30). Le ^d qui le précède, comme le ^l qui précède Atramḥasis (38 ; 40) sont des abréviations reçues de « classificateurs » qui soulignent respectivement l'appartenance au monde des dieux ou à celui des individus de sexe masculin du personnage dont ils affectent le nom (voir *Mésopotamie*, p. 21). Ici encore, la *traduction*, interlinéaire, est plus littérale que celle qu'on lira p. 549.

- 29 [k]i-ma ap-si-i šu-a-ti šū-ul-li-il-ši
« ... Comme l'Apsû, toiture-le (scil. : le bateau)
- 30 a-ī-mu-ur ^dŠamaš qī-ri-ib-ša
(pour) que le Soleil n'en voie pas l'intérieur :
- 31 lu-ū šū-ul-lu-la-at e-li-š ù ša-ap-li-š
Qu'il soit clos en-haut et en-bas ;
- 32 lu-ū du-un-nu-na ū-ni-a-tum
Qu'(en) soit solide l'équipement ;
- 33 ku-up-ru lu-ū da-a-an e-mu-qā šu-ur-ši
Que le calfatage (en) soit épais : confère(-lui) (ainsi) de la résistance.
- 34 a-na-ku ul-li-š ū-ša-az-na-na-ak-ku
Moi, ensuite, je te ferai pleuvoir
- 35 ḫi-iš-bi iš-šū-ri bu-du-ri nu-ni
profusion d'oiseaux (et) corbeilles de poisson ! »
- 36 ip-te ma-al-ta-ak-ta šu-a-ti ū-ma-al-li
(Puis) il ouvrit la clepsydre et la remplit,
- 37 ba-a-a' a-bu-bi 7 mu-ši-šu iq-bi-šu
(et) lui promit l'arrivée du Déluge, (pour) sa 7^e nuit.
- 38 ^lAt-ra-am-ḫa-si-is il-qé-a te-er-tam
Atrahasis reçut (cette) instruction ;
- 39 ši-bu-ti ū-pa-ḫ-ḫi-ir a-na ba-bi-šu
Il rassembla les Anciens à sa porte.
- 40 ^lAt-ra-am-ḫa-si-is pī-a-šu i-pu-ša-am-ma
Atrahasis ayant ouvert sa bouche,
- 41 [i]s-šā-qar a-na ši-bu-[ti]
[S']adressa aux Ancie[ns] :
- 42 [i]t-ti i-li-ku-nu i-li ū-[ul ma-gi-ir]
« [A]vec votre dieu mon dieu n'[est pas d'accord] :
- 43 [i]t-te-zi-zu ^dEn-ki ù [^dEn-lil]
Enki et [Enlil] sont [en] courroux mutuel :
- 44 [it]-ta-ar-du-ni-in-ni i-na [a-li-ku-nu (?)]
Ils me [ch]assent (ainsi) de [votre ville (?)].
- 45 [i]š-tu-ma ap-ta-na-a[l-la-ḫu ^dEn-ki]
[Pu]isque je rêv[re Enki],
- 46 [a-w]a-tam an-ni-[tam iq-bi]
Il [(m')] a donné cet [or]dre :
- 47 [ū-ul]ū-ūš-ša-ab i-na [a-...
Je [ne] resterai [plus] dans [votre cité ?]
- 48 [i-na] er-še-et ^dEn-lil ū-ul a-[ša-ak-ka-an še-pī-ia]
[Sur] la terre d'Enlil, je ne p[oserai plus mes pieds.]

Avertissement

Le système, que j'ai pratiqué dans mon texte, de renvois internes fréquents, rendait quasi surrogatoire un *Index analytique ou thématique*. Le réduire à un simple « *Lexique* » des noms propres et communs, sumériens ou akkadiens, s'imposait d'autant moins qu'aisément identifiables comme tels par la typographie ou le contexte, ils ont été expliqués ou traduits lorsque nous sommes en état de le faire, seuls demeurant simplement transcrits ceux que nous ne comprenons plus, en particulier dans la qualification d'objets concrets, et la terminologie minéralogique (20!), botanique ou zoologique.

«La prise en compte des détails
n'ajoute rien à l'intelligence des choses»
(*Cognoscere veritatem singularium con-
tingentium non pertinet ad perfectio-
nem intellectus*. Cajétan, in *Ila-Ilae*,
60/4, ad 2um).

JEAN BOTTÉRO – SAMUEL NOAH KRAMER

Lorsque les dieux faisaient l'homme

Mythologie mésopotamienne

On trouvera ici, pour la première fois rassemblés, traduits et dûment éclairés par deux éminents spécialistes, la cinquantaine de mythes sauvés du naufrage de la civilisation mésopotamienne.

Ces documents vénérables, dont les plus vieux remontent à la fin du III^e millénaire, sont les plus anciens témoignages écrits du travail de pensée par lequel des hommes ont tenté de répondre, avec les moyens de leur bord, aux questions éternelles qui nous travaillent toujours devant cet univers démesuré autour de nous, devant notre propre existence, le sens et le destin de notre vie.

Aujourd'hui, équipés, pensons-nous, pour la recherche du *vrai*, nous avons, pour nous attaquer au mystère des choses et à l'apparente absurdité de leur déroulement, les multiformes abstractions des philosophes et les hypothèses plus ou moins hardies des savants. Comme obscurément conscients de leur impuissance, intellectuelle et technique, nos Anciens ne cherchaient que le plausible, le *vraisemblable*, utilisant pour l'établir les seuls produits d'une imagination débordante, et cependant bridée et « calculée ». En poèmes et discours de tous styles : contes naïfs, condensés ponctuels, chants vigoureux, extasiés ou tendres, voire larges et puissantes synthèses, ils ont coulé et gardé par écrit les résultats de leurs méditations, enracinés dans leur certitude secrète que rien ici-bas n'a sa raison d'être en soi-même, mais dans quelque chose de plus haut, de plus grand, de plus fort et qui, récalcitrants ou dociles, nous mène tous inflexiblement.

Mettre ensemble tous ces produits de la rumination millénaire des représentants de la plus antique des hautes civilisations, ce n'était pas seulement procurer à un large public, spécialiste ou simplement curieux, la connaissance directe de ces pièces majeures du patrimoine spirituel de l'humanité ; c'était aussi verser un large, lourd et fascinant dossier à l'étude, aujourd'hui en plein renouvellement, de la mythologie. Après le continent indo-européen révélé par Dumézil, après le continent amérindien exploré par Lévi-Strauss, après la tradition grecque revisitée par Vernant, voici, grâce aux soins de Jean Bottéro et de Samuel Noah Kramer, l'émergence du massif mésopotamien.

Jean Bottéro a publié, aux Éditions Gallimard, Naissance de Dieu (1986) et Mésopotamie, l'écriture, la raison et les dieux (1987).

Samuel Noah Kramer est l'auteur de L'Histoire commence à Sumer, Arthaud, 1957.

